

APRÈS LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉCRIVAINS

REPONSE A M. ANDRÉ GIDE

Des écrivains de tous pays viennent de tenir, à Paris, on le sait, un congrès « pour la défense de la culture ». Ce congrès était communiste d'inspiration et de sens, et l'on ne sait pourquoi ses organisateurs ne l'ont pas dit ouvertement révolutionnaire ; peut-être voulaient-ils y fourvoyer quelques libéraux, qui y vinrent en effet, et firent de timides réserves, que personne n'écoula.

Ce congrès fut loin, du reste, d'être sans intérêt ; le public y est venu nombreux, préparé et docile ; les orateurs, aussi, et dans certains discours — je songe à l'émphatique irritable de M. Aragon, à la démagogie et aux appels à l'applaudissement de M. Guéhenné — un esprit non prévenu trouvait moins d'arguments et de preuves que d'éloges à l'adresse de l'U.R.S.S., d'actes de foi et d'actes d'adhésion ; de sorte que cette assemblée révolutionnaire se plia d'elle-même à un étonnant conformisme, que ce concile de la pensée libre se trouva être en fin de compte un concile de l'orthodoxie.

La parole la plus attendue était sans doute celle d'André Gide ; l'illustre écrivain devait prononcer, samedi dernier, un discours sur la culture. Bien qu'on connaît parfaitement l'adhésion absolue et sans arrière-pensée d'André Gide au communisme, on savait pouvoir attendre de lui plus qu'un banal exposé des conclusions marxistes. Nous ne sommes pas allés l'écouter, pour notre compte, sans un secret plaisir. Sur les plans du politique, de l'économique et de ce qu'on peut appeler le religieux, il n'y a rien qui puisse séparer Gide du communisme ; mais entre cet individualiste, cet aristocrate, ce classique, et la nouvelle culture soviétique, ce accord nous semblait plus malaisé. C'est de cet accord que Gide a parlé.

Est-il besoin de dire qu'il n'a été déçu personne ? Dans la grande salle du Palais de la Mutualité, cette voix lente, distincte, admirablement posée, émouvante sans éloquence inutile, apportait des éléments inaccoutumés dans ce congrès trop enthousiaste et trop orthodoxe : je veux dire des

précisions, et je veux dire des réserves. Nous avons pu entendre de nouveau Gide affirmer qu'il n'a nullement renoncé à son individualisme, qu'il garde son attachement à une culture, à une littérature qui a su trouver « plus et mieux que de simples réponses aux besoins momentané d'une classe, de gens et d'une époque ». Il reste pourtant que c'est au communisme ou au marxisme seul, qu'il demandait de régénérer la culture, de lui apporter du « sang frais ».

« La civilisation, c'est le mensonge... »

Car, si les œuvres de la culture classique donnent à M. André Gide, il le proclame, ses satisfactions les plus complètes, soyons-lui reconnaissants d'avoir, dans un congrès d'inspiration communiste, songé à parler de Racine... Il n'en estime pas moins que cette culture est désormais ossangue et sans vertu, quelle a besoin de forces vives, et que, si elle se meurt, c'est qu'elle était fondée sur le mensonge. L'appel au communisme de M. André Gide, c'est l'appel à la « palingénésie » sociale comme les *Nourritures terrestres* étaient l'appel à la palingénésie individuelle ; l'appel à la jeunesse et à la sincérité.

« M'exagère-je cette tendance à l'artificiel, au factice de notre littérature ? Non, je n'exagère rien ; et il me plaît d'entendre un critique de droite... prenant la défense de la civilisation... reconnaître le côté factice de notre culture et prendre, du même coup, la défense du factice et de l'artificiel. » Ainsi a parlé André Gide, avant de citer un article où j'avais analysé l'évolution actuelle de la pensée giddienne. Et voici la citation, même de cet article, telle que la fit André Gide :

« La civilisation, c'est le mensonge ; c'est l'effort pour substituer l'homme factice à l'homme naturel, le vêtement, la parure et le masque de l'homme à la nudité de l'homme. Celui qui ne peut admettre que cet effort *antinaturel* de la civilisation, que ce magnifique mensonge de la civilisation constitue sa raison d'être, sa grandeur même et notre grandeur, celui-là

prend parti contre la civilisation elle-même.

« Eh bien ! non ! continua André Gide avec une sorte de violence, je ne puis croire que la civilisation soit forcément à base de mensonge. Une telle civilisation, factice, qui se veut et se proclame factice, digne reflet et produit d'un état social mensonger, porte en elle des germes de mort... »

Qu'il soit peccés à celui qui était visé dans ces lignes d'objecter à M. André Gide, dans sa condamnation du mensonge social et littéraire, il donne au moins, par un glissement subtil et d'ailleurs involontaire, deux sens différents et presque opposés.

S'il entend par mensonge l'état d'une civilisation où l'homme est trompé pour



André Gide (Photo Machin)

l'exploitation ou l'obéissance, abusé sur sa propre nature et sur sa propre destinée, privé des richesses qu'il porte en lui et de l'épanouissement auquel il a droit, qui le contredirait ? Qui nierait qu'une littérature qui accepte un tel mensonge soit condamnée à l'échec et à la mort ?

Mais, s'il entend par mensonge, comme je l'entendais moi-même dans les lignes incriminées, les grandes conventions et les grandes contraintes sans lesquelles il n'est pas de civilisation valable, les disciplines qui font à l'homme un visage ordonné et composé, et l'affranchissent de la spontanéité barbare des instincts, qui ne voit qu'un tel artifice, qui équivaut à la civilisation elle-même, est non le signe de la mort, mais la condition même d'une vie supérieure ?

C'est ce même mensonge, c'est ce même factice qu'André Gide lui-même a honorés dans la même allocution, lorsqu'il a parlé les grandes œuvres de la civilisation classique ; c'est ce même mensonge, c'est ce même artifice qu'il a honorés aussi dans ces pages de journal publiées par la *Nouvelle Revue Française* où il loue à juste titre Racine d'avoir dépassé le cadre étroit du réalisme pour trouver, dans un monde reconstruit par lui, purifié par lui, une vérité plus profonde et plus vraie.

M. André Gide lui-même demande à la littérature de dépasser le réalisme. Qu'est-ce que dépasser le réalisme, sinon dépasser la sincérité ? Le discours de M. André Gide plaide contre le « factice » de la civilisation humaine et a été prononcé pour « la défense de la culture ». Mais pour les hommes comme pour les plantes, culture suppose à nature, et suppose l'artifice humain. Il y a un artifice qui ne trahit pas l'homme, et ne dupe pas l'homme, mais le perfectionne, qui ne le dévie pas de son essence, mais le conduit à sa suprême authenticité.

Cette culture-là, M. André Gide la connaît bien ; c'est la sienne, et son art en a été, au début de ce siècle, l'une des plus belles et des plus admirables réussites. C'est pourquoi on ne peut s'empêcher de l'appeler la tragédie équivoque qui au début de ce siècle fut condamnée.

Thierry Maulnier

Et vive la liberté !

Abomination et désolation... Depuis trois jours, à leur congrès du Palais de la Mutualité, des écrivains communistes ou sympathisants de tous pays défendaient la culture et célébraient la Russie soviétique comme la terre du libre épanouissement de la pensée, lorsque, lundi soir, une jeune femme se leva.

Mme Magdeleine Paz n'eut qu'à prononcer le nom de Victor Serge pour que l'orage saisisse le bureau, car l'écrivain Victor Serge est au *confino* soviétique pour avoir en la prétention d'exprimer librement sa pensée.

Sur l'estrade, MM. Vaillant-Couturier et Aragon s'étaient levés et, pâles de visage autant que farouches orthodoxes, ils prétendaient que la question ne devait pas être posée.

Grande agitation dans l'assistance. Enfin, une pétition circula, qui demandait que Serge fût « déféré à une juridiction régulière avec toutes garanties de publicité » et qu'il fût « autorisé à quitter l'U.R.S.S. avec sa famille ». Vœux modestes, n'est-ce pas ? Les animateurs les jugeaient intolérables.

L'incident donna du sel à la défense de la culture.

Croire plutôt que voir

Le plus curieux de la littérature communiste, c'est que les écrivains qui lui donnent de l'éclat, par exemple MM. André Gide et Romain Rolland, ne connaissent pas la Russie soviétique.

M. Romain Rolland, qui depuis quinze ans la recommande comme la patrie véritable, est arrivé à Moscou pour la première fois il y a quelques jours.

M. André Gide, qui attend d'elle la création d'un homme nouveau, n'a jamais, malgré de pressantes invitations, accepté de mettre le pied sur cette terre merveilleuse.

Juste prudence sans doute et précautions pour garder une foi candide. Car M. Gide a pu se faire une idée de la littérature soviétique, il a lu les plus célèbres de ses romans et de ses poèmes. Or, il a peine à dissimuler que cette littérature est fort médiocre.

Un tel art de refuser la connaissance expérimentale donne, d'ailleurs, à l'enthousiasme de certains écrivains pour l'U.R.S.S. un accent éblouissant.